

STANCES A INGRES

Aux murs de la cité qui t'a donné naissance,
Artistique et guerrière en ses vieux monuments,
Qui nous racontera, dans leurs détails charmants,
Ingres, tes premiers pas, les jeux de ton enfance,
Les austères leçons de ton adolescence,
L'essor de ton génie et ses tâtonnements ?

Depuis que tu n'es plus, une étreinte plus chère
La rattache, pieuse, à ton doux souvenir.
Vers ton passé son cœur se plait à revenir.
Ah ! tu connaissais bien son tendre amour de mère
Quand tu lui confiais, comme en un sanctuaire,
Ton œuvre glorieuse et belle d'avenir.

Tu nous aimas aussi. Constamment ton hommage
Fut pour ton Montauban, notre berceau, le tien :
Sous le ciel enchanté du sol italien,
Autour du vieux Paris, un beau site, un rivage,
Des coteaux onduleux, te rappelaient l'image
Du pays, dont ton cœur gardait le doux lien.

Sous les arbres touffus du Moustier en ruine,
D'où le regard embrasse au loin l'immensité,
Tu dus, en contemplant, par un beau soir d'été,
Le ciel harmonieux qui de feux s'illumine,
Sentir jaillir en toi l'étincelle divine :
La nature à tes yeux dévoila sa beauté.

A dater de ce jour, ta pensée est en fête,
Le rêve de tes nuits n'a plus de lendemain,
Les projets d'avenir fermentent dans ta tête,
L'art en toi se révèle... et, te tendant la main,
Des champs de l'idéal te montre la conquête.
— Mais alors devant toi s'ouvre plus d'un chemin.

Lequel choisiras-tu?... Dans quel superbe moule
Coulera ta pensée au souffle créateur?...
Tu pèses dans ta main le ciseau du sculpteur ;
La palette en beau prisme à tes yeux se déroule ;
La musique, qui sait l'art de charmer la foule,
Murmure à ton oreille un accord séducteur.

Enivré par ses chants, ton cœur vers l'harmonie
S'élance — chaste amour gardé jusqu'au tombeau. —
Ton rêve est incomplet, ta soif est infinie :
Sans cesse tu revois autour de ton berceau,
Parmi tous tes hochets, un magique pinceau.
Ce pinceau de ton père allume ton génie.

Et tu veux de la vie affronter les hasards ;
Et vers Toulouse un jour, sans parti-pris d'école,
Ardent, jeune, inconnu, tu tournes tes regards.
Toulouse ! du Midi savante métropole,
Qui, sur son front romain porte, pour auréole,
La couronne de fleurs des lettres et des arts.

Roques, qui fut alors ton maître et ton modèle,
Est certe un peintre habile et d'un talent réel,
Mais au goût de son siècle il est resté fidèle :
Son coloris coquet te glace. A Raphaël
Il était réservé de te montrer le ciel
Où tu dois t'élancer et déployer ton aile.

Entre tous les élus auxquels, avec fierté,
L'art accordait alors ses faveurs, sa tendresse,
Un s'élevait sur tous, plus grand, plus respecté :
Il avait parmi nous ressuscité la Grèce,
Et ses héros gravaient au cœur de la jeunesse
L'amour de la Patrie et de la Liberté.

Tout le monde a nommé le peintre des *Horaces*,
De *la mort de Socrate* et du fameux *Serment* :
David, qui le premier fit cesser l'engouement
Pour les contours bouffis des amours et des grâces ;
David, qui du Poussin sut retrouver les traces :
Grand par l'art, la pensée, et par le sentiment.

Il fallut à David une âme bien trempée
Pour réagir. — Luttant au nom du sens commun
Et du bon goût, à l'art il rendit son parfum ;
Chacun de ses tableaux devint une épopée
Où la leçon morale était développée.
Grand peintre, il fut aussi philosophe et tribun.

Ingres, c'est sous ce maître illustre dont la gloire
Berçait naguère encor tes rêves d'écolier,
Que l'art t'ouvrit son ciel par la porte d'ivoire.
Tu n'avais pas vingt ans, quand dans son atelier
Tu nous peignis Achille, et que le vert laurier
Consacra sur ton front ta première victoire.

L'espérance et la foi dans tes regards ont lui.
Tu fuis avec transport les rives de la Seine ;
Tu vois Rome, et ton front s'illumine, ébloui
Par le rayonnement de cette antique reine !
Des chefs-d'œuvre de l'art la majesté sereine
Réveillent dans ton cœur le doute évanoui.

Quand l'homme humilié par sa stature infime
Voit soudain se dresser, gigantesques remparts,
Les pitons de granit des monts à haute cime,
Il se sent écrasé. — La beauté dans les arts,
A ses sommets aussi, dont nos faibles regards
Ne peuvent soutenir le spectacle sublime.

Le respect et l'effroi t'étreignent tour à tour
Devant cette étonnante et divine phalange :
Léonard de Vinci, Raphaël, Michel-Ange.
Tu te sens impuissant à les atteindre un jour,
Mais tu veux... il suffit. Raphaël, ton bon ange,
Sans partage, a reçu ton culte et ton amour.

Et cherchant les secrets de ton divin modèle,
Pendant quinze ans, lutteur patient, ignoré,
On te vit remonter de l'art le cours sacré.
Pour recueillir du beau la première étincelle :
Le Giotto t'apparut dans l'ombre universelle,
Par le soleil couchant de la Grèce éclairé.

Tu rattachas ainsi, dans sa naïve enfance,
L'art du treizième siècle à ce premier chaînon
Qui, passant par Bysance, arrive au Parthénon.
Peut-être espérais-tu, comprenant ta puissance,
Evoquer parmi nous une autre Renaissance
A laquelle ton œuvre eût attaché ton nom.

En attendant, ployé sous un labeur énorme,
Tu prends à Raphaël son goût, sa pureté ;
L'araideur de David sous tes doigts se transforme ;
Ton dessin calme et pur, empreint de majesté,
S'alliant à la grâce exquise de la forme,
Semble réaliser l'idéale beauté.

De ton esprit enfin s'est envolé le doute.
Tu marches maintenant d'un pas ferme. — Salut !
Mille obstacles jaloux t'attendent au début ;
Beaucoup, moins forts que toi, reculeraient sans doute ;
Mais sans voir les écueils qu'on sème sur ta route
Tu dois t'avancer, fier, les yeux fixés au but.

Alors, pauvre d'argent, riche d'expérience,
Emportant ton trésor à la foule voilé,
Tu quittes l'Italie et tu revois la France.
Ton vieux maître David languissait exilé ;
Par de grands noms, plusieurs jeunes, beaux d'espérance,
Le firmament de l'art scintillait étoilé.

Au char impérial, héraults de la victoire,
Là c'est Gérard et Gros qu'illustra le burin ;
Là le fier Girodet et le sombre Guérin ;
Géricault dont la muse a pleuré la mémoire,
Vernet, Scheffer, Robert..., Delacroix, jeune gloire
Qui déjà de l'école a secoué le frein.

Le pinceau de David, dans sa fougue première,
Avait été pour l'art et fécond et puissant ;
Mais bientôt, par degrés, l'école, en vieillissant,
Avait exagéré son style et sa manière.
Sur la toile elle avait cloué le statuaire
Où le froid lieu-commun remplaçait l'art absent.

Jeune encor, tu compris la tendance funeste,
Maître, et le premier tu signalas le mal.
L'art n'aime point l'effet pompeux et théâtral,
Ni la convention dans la pose et le geste ;
Non, l'art c'est la nature en sa beauté céleste,
L'homme transfiguré dans son type idéal.

Par tes œuvres toujours, souvent par la parole,
— Tu proclamas que l'art n'arrive à la beauté,
Qu'aidé de la nature et de la vérité.
Le *vrai dans l'idéal*, telle fut ta boussole.
Tu ne soupçonnavas pas qu'une nouvelle école
Allait surgir, poussant un cri de liberté.

Surpasser ta révolte ; au joug académique
Soustraire le talent inspiré, créateur ;
Eriger la nature en seul législateur ;
Détruire le vieux moule où l'on coulait l'antique ;
Tel fut ce mouvement qu'on nomma *romantique*,
Proclamant *le réel, la vie et la couleur*.

Tu parus dans l'arène au milieu du tumulte.
Mais suspect aux deux camps qui luttaient devant toi,
Chacun d'eux prétendit te ranger sous sa loi.
Bientôt de toutes parts le sarcasme et l'insulte
Te furent prodigués, quand, fidèle à ton culte,
On te vit conserver ton principe et ta foi.

Et, le cœur ulcéré, tu bus la coupe amère,
Fort de ta conscience, invincible soutien.
Pauvre, tu préféras, ainsi qu'au temps ancien,
Une gloire durable au succès éphémère.
Et tu montras alors ton *Saint Symphorien*,
Le *Vœu de Louis treize* et le *Plafond d'Homère*.

La haine en vain voudrait souffler sur ton flambeau ;
De l'immortalité tu vois déjà l'aurore.
Succès contemporain ne fut jamais si beau.
Les critiques clameurs te grandissent encore.
Roi de l'art, le génie à ton front fait éclore
Le laurier qui jamais n'ombragea qu'un tombeau.

— Maintenant que la mort nous sépare, il nous reste,
De complaisance aveugle et d'erreurs dégagé,
A juger ton pouvoir, ta mission céleste,
Ta manière et ton but. Bravant le préjugé,
Il faut rendre à la muse un droit qu'on lui conteste :
L'art par la poésie a droit d'être jugé.

On dit que la critique, au printemps de ton âge,
Aigrit ton caractère et troubla ton sommeil.
Ce fut une faiblesse. Un grand artiste, un sage,
Par elle doit grandir. Quand l'astre au front vermeil,
Obscurci le matin, se montre après l'orage,
Il est plus radieux, car il est le soleil !

Longue fut ta moisson et modeste est ta gerbe ;
Aussi tes moindres fleurs un jour seront sans prix.
Mais j'entends murmurer plus d'un critique acerbe
Sur ta lente méthode et ton froid coloris :
Etait-ce de ta part calcul et parti-pris
De nier la couleur par un dédain superbe?...

Esprit logique et fier, à l'œuvre irrésolu,
La folle du logis, fougueuse et vagabonde,
N'habita pas ton front. Tu fus l'amant élu
De la pure beauté qui n'est pas de ce monde.
Piocheur infatigable, en ta mine féconde,
Vers l'art et l'idéal tu cherchas l'absolu.

L'absolu! — ta recherche était vaine, insensée. —
L'homme qui le poursuit ne le trouve qu'aux cieux.
Non! la couleur par toi ne fut pas méprisée :
Tu préféras, de l'âme artiste soucieux,
Au *coloris* brillant qui ne parle qu'aux yeux,
Le *dessin* expressif qui parle à la pensée.

Mais quand tu le voulus, dans toute son ampleur,
— Ce fut un jeu d'enfant, — ta touche magistrale
Trouva la transparence et la chaude couleur :
L'*Odalisque* où sourit la grâce orientale,
Tes *vierges*, tes *portraits*, ta *Chapelle papale*,
Dans des flots de lumière étalent leur splendeur.

Que te reproche encor l'ignorance ou l'envie?...
Que ton sage pinceau, par des traits saisissants,
Ne sut pas exprimer les accents de la vie.
Mais quelle est cette vie aux sonores accents?
Celle de la pensée ou bien celle des sens?...
Veut-on que par le corps l'âme soit asservie?

Non. Ce qui vit en nous, c'est l'âme. Tu la peins
Calme ou passionnée, ignoble ou grande et belle :
Voyez *Syrphorien* : l'espérance immortelle,
Le mépris de la mort sont dans ses yeux sereins,
Tandis que ses bourreaux et les soldats romains
S'agitent, exaltés par la haine cruelle.

Qui n'aime votre grâce et votre air ingénu,
Source, Anadyomène, et toi belle *Angélique*,
Femmes dont la pudeur voile le torse nu.
Tout l'idéal païen de la beauté plastique
Est en vous, et pourtant votre galbe pudique
Frissonne, il est vivant, nous l'avons reconnu.

La vie !... elle déborde enfin dans cette sphère
Où tu fis pénétrer l'art divin : le *portrait*.
Molé, Bertin-de-Vaux, Belvèze, Pastoret,
Vivront, par ta magie, immortels sur la terre.
Sur le masque d'un homme, il te suffit d'un trait
Pour sculpter son esprit, son cœur, son caractère.

Dernier reproche enfin : — Tu n'as jamais pris part
Aux fureurs des partis ; du fond des solitudes
Tu n'as pas su flétrir les lâches servitudes ;
A ton siècle étranger, tu fis de l'art pour l'art ;
Et tu ne daignas pas, abaissant ton regard,
Souffler l'enthousiasme au cœur des multitudes.

Oui, ce blâme, sans doute, est par toi mérité ;
Mais tu n'étais pas fait pour la place publique !
Lassé de voir les gens tuer la liberté,
Qui la veille, fougueux, chantaient la république,
Le dégoût te saisit, et, devenu sceptique,
Dans l'art seul ton esprit chercha la vérité.

Oh ! sans doute, il est beau de se mettre à la tête
De toute noble cause ; il est beau de souffrir
Pour un principe vrai jusqu'au dernier soupir ;
C'est là la mission du peintre ou du poète.
Des sentiments d'un peuple il se fait l'interprète,
Et souvent son génie éclaire l'avenir.

Mais quelquefois alors sa cause transitoire
Se démode, et l'écueil à l'artiste est mortel :
Pour le peintre sacré la foi n'a plus d'autel ;
Gros, David ne sont plus tout-puissants dans l'histoire
Dès qu'ils ne chantent plus la patrie et la gloire !
L'homme, en son type auguste, est lui seul éternel.

De la création admirant la merveille,
Ton cœur à cet amour se voua tout entier.
En ce siècle d'argent, ah ! que ton nom réveille
Le feu sacré qui meurt, le talent qui sommeille !
Viens dire aux jeunes gens qui suivent ton sentier :
L'art est un sacerdoce et non pas un métier !

Ton honneur le plus grand, ta gloire la plus pure,
Ingres, de l'avenir quels que soient les destins,
C'est d'avoir, sur les pas des maîtres florentins,
Trouvé le *beau*, le *vrai* dans la simple nature.
A ce titre, parmi les rois de la peinture,
Tu garderas ton rang dans les siècles lointains.

J. Milliès Lacroix.

1890

